

« UNE FAMILLE DE PACOTILLE » Intervention de Christine Dura Tea

Je réponds enfin à l'invitation de Pascale que je remercie pour sa proposition d'intervention. Je vais commencer par relire l'argument proposé pour mesurer le gap, le gouffre dans lequel il nous plonge :

Le **conjugo** réunissait sexe et loi selon des modalités différentes et participait de ce fait à la transmission des générations.

Le conjugo s'est élargi et diversifié. Le couple de parents d'hier est désormais renvoyé au terme de parentalité. La parentalité, dont nous aurons à envisager les effets sur le rapport homme/femme et sur le lien social, est maintenant ce qui doit organiser la réponse donnée à l'enfant qui interroge sur le corps, la vie affective et la vie psychique.

La psychanalyse ne peut être hors des mutations sociales actuelles ni ignorer que le rapport des hommes et des femmes se veut marqué par l'égalité, un certain escamotage de l'inscription des parents dans le sexuel et que l'éducation des enfants est pensée dans une symétrie qui annule la verticalité au profit d'une horizontalité **qui remet en cause la hiérarchie implicite de l'Œdipe**. La clinique ne cesse de nous l'indiquer.

Nous aurons à nous interroger sur le fait de savoir :

- si la conjonction conjugo/parentalité est toujours le creuset de la psychopathologie (selon l'expression de Lacan : malaise de la jeunesse) ;
- si les modalités égalitaires des sexes, voire la mêmeté des sexes, a une incidence sur l'avenir des enfants ;
- si cette nouvelle place que prend l'enfant par le fait que sa liberté et sa singularité sont maintenant reconnues d'emblée pourrait lui permettre de s'autodéterminer en faisant sauter si besoin le « verrou parental » ;
- plus avant, nous aurons à nous interroger si ce qui est considéré par certains **comme de nouveaux traumas relève de ce que Freud avait situé comme trauma fondamental : celui du sexuel**. Y a-t-il de nouvelles subjectivités induites par des relations ainsi modifiées ?

J'ai donc lu avec grande attention l'argument très ouvert de ce séminaire et pour réfléchir à ce que je pourrais vous amener, je me suis accrochée au titre « Conjugalité, parentalité : malaises » (au pluriel) pour peut-être faire un accroc à cet argument. Ce séminaire a déjà donné lieu à des interventions passionnantes et pour avancer dans notre élaboration collective de ces questions, je ne peux m'appuyer que sur ma clinique, car je ne saurais comment traiter toutes les questions que posent cet argument. Il me semble que pour ma part, je n'ai pas encore assez de recul sur ce qu'il en est par exemple de nouvelles subjectivités induites, car je reste dans une référence à une clinique « classique » c'est-à-dire structurelle, cette référence est encore trop prégnante.

En revanche, je peux me référer à une certaine expérience qui relèverait du trauma sexuel comme tout un chacun et qui vectorise la direction de la cure et met en place le fantasme. Mais aussi, je pourrais me référer aux traumas de l'histoire, guerre, meurtre de masse, exil. La subjectivité en est-elle nouvelle ? je ne le pense pas, c'est la question de la mort et du silence qui travaille certainement autrement la subjectivité, mais là n'est pas l'axe que j'ai choisi de suivre, le silence étant encore trop massif.

Je me suis alors centrée, ou mieux, j'ai rassemblé cet argument autour de la question de la famille. Certainement parce que je suis issue d'une grande famille, d'une grande fratrie de 6 enfants dont la jalousie et la rivalité pour l'amour du Père ont pu être féroce. Mais aussi parce que la famille reste la structure en réduction pour appréhender la liaison de la pulsion et du lien social. Et je ne peux que reprendre ici la formulation de Lacan quand il écrit famille je vous « haime » avec un (hache) pour nous permettre de lire la proximité de l'amour avec la haine. Je relèverai également cette écriture de Lacan « *a/mur* » pour désigner le rapport de la mère à son enfant et la nécessité d'en être séparée par une instance tierce par les lois du langage dont le père peut en être le représentant et le médiateur.

Je ne peux également que relire la note sur l'enfant de J. Lacan à Jenny Aubry de 1969¹ concernant l'échec des utopies communautaires, l'irréductible de la transmission, la fonction du père en tant que son nom est le vecteur d'une incarnation de la loi dans le désir, et celle de la mère en tant que ses soins portent la marque d'un intérêt particularisé de par son rapport au manque.

Pour aborder la question de la famille, nous ne pouvons faire la description des caractéristiques des familles d'aujourd'hui, et rester sur un versant anthropologique ou sociologique au risque de forclorre le sujet. Mais surtout comment se garder de la tentation de passer de l'infantile à la famille ?

Il est important de rappeler que l'infantile freudien ne se réduit pas à la famille, et son Œdipe n'est pas qu'une pièce de théâtre. La psychanalyse donne avant tout son poids à l'infantile car l'infantile inclut l'inconscient et soutient l'insondable qui se transmet. Est-ce ainsi que nous pouvons entendre que l'enfant est l'ancêtre de ses parents mais aussi l'ancêtre de toute forme d'organisation sociale ? Le désir inconscient peut être bien surprenant, quoi que furent les discours et les pratiques familiales et ses effets supposés. Il n'y a pas de déterminisme quant au désir, et pas de causalité des névroses même si nous pouvons relever des conditions familiales, nous ne pouvons en conclure de ce qu'il en est de la transmission sur la descendance. La vérité refoulée revient par d'autres circuits que ceux des parents, il y a donc de l'incalculable et il est évident que quelque chose chemine entre les générations et leurs effets sont bien différents dans une même fratrie. Il est bien difficile concernant les discours sociaux actuels d'en faire du prédictif pour l'avenir de nos enfants. Et nous pouvons constater que la transmission souhaitée rate le plus souvent et le succès reste modeste.

¹ J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, ed. du Seuil, 2001.

Après ces préalables, pour tirer un fil, je suis donc allée relire le n° 37 de *JFP* qui date de 2011 : « La famille et ses évolutions contemporaines ² », dont je me suis appuyée parfois dans mes formulations.

La question centrale que pose certains articles, celui de Charles Melman, celui de Jean-Pierre Lebrun, tourne autour des conditions de l'humanisation du *parlêtre* et plus particulièrement de l'enfant. Je me suis demandé alors si ce n'était pas cette question que l'argument de ce séminaire voulait déplier. Treize ans après cette revue, serions-nous en mesure de démontrer que les lois de l'humanisation n'ont plus les mêmes coordonnées ? C'est-à-dire qu'elles ne sont plus référées au langage. Jean-Pierre Lebrun souligne que les conditions de l'humanisation résident dans l'existence d'une loi symbolique, loi du langage qui distribue les places et pacifie les relations. L'Œdipe mythique donnait forme épique à un processus que Freud considérait comme le consentement du petit homme aux conditions du lien social, et à l'assomption de son sexe. La jouissance infantile primordiale qui a besoin de rencontrer les limites, de ce fait trouvait son orientation et en humanisait le petit homme.

Il est vrai que concernant les places, leurs disparités et différences dans les genres, dans les générations, à vrai dire nous n'y sommes plus vraiment, et quant à la pacification, entre les sexes ou dans le lien social notamment, notre actualité est bien plus traversée de violence, de guerre voire d'ignominie. Notre définition basique des conditions de l'humanisation ne tiendrait donc plus la route, il nous reste encore notre condition de *parlêtre*, l'IA ne nous a pas encore greffé des puces pour parler.

Par quoi donc passe l'humanisation aujourd'hui ? Les conditions d'une perte minimale qui nous garantit notre statut de *parlêtre* est-elle toujours effective ? Le psychanalyste reste le témoin des effets de notre relation au langage, mais aussi de la façon dont les *parlêtres* assument ce qu'il en est pour eux de leurs désirs, de leur intimité et de leur inscription dans le lien social, insiste Charles Melman, et je rajouterai que le cabinet du psychanalyste reste peut-être un des derniers lieux d'humanisation justement.

Je voudrais ici me référer à l'intervention très enseignante de Jean-Marie Forget de mai 2023, qui déplie avec justesse, dans un cas clinique, les conditions pour un sujet dans le cadre d'un transfert, d'une adresse à un analyste, de la prise en compte d'un impossible. L'intervention de l'analyste qui ne participe pas des propos inconséquents des adultes ou des enfants peut permettre de retrouver les coordonnées de leur humanisation, de prendre en compte les conséquences de la formulation de leurs questions dans l'articulation langagière, c'est-à-dire dans leur rapport à ce que parler veut dire, c'est-à-dire la castration.

Pour introduire la question de la famille, je reprendrais la définition minimale qu'en donne Charles Melman : « Une famille, c'est le type d'organisation qui réunit des géniteurs à leurs enfants, ainsi que le mode de relation qui s'instaure entre les géniteurs, entre eux, et avec leurs enfants. Charles Melman précise que la famille patriarcale n'en est qu'une modalité, tout à fait particulière, tout à fait spéciale, historiquement datée, géographiquement localisable ³. » Il rajoute que ce qui nous embarrasse ce sont évidemment les effets de la désagrégation de cette famille patriarcale qui pouvait se référer à cette instance, ce lieu vide. Charles Melman rajoute

² *Journal Français de Psychiatrie*, n° 37, « La famille et ses évolutions contemporaines », Eres, 2011.

³ *Ibid.*, p. 46.

que toute l'expérience nous montre que c'est la relation des partenaires à un lieu vide que la perte inaugurale met en place, qui s'avère absolument déterminante, non seulement pour leur conduite mais pour leur propre organisation psychique. Il est évident et nous le constatons tous les jours, ce lieu vide qui s'articule autour de la présence-absence ne joue plus sa fonction et les conséquences sur l'organisation psychique des enfants et adolescents sont manifestes. Les effets du discours capitaliste, qui promet à chacun un objet approprié à sa jouissance, effaceraient-ils la perte initiale qui nous a inscrits en tant que *parlêtres* ? Charles Melman a souvent insisté sur les effets du discours capitaliste quant au lien homme/femme, dont la logique restait jusqu'à présent traversée par le non-rapport sexuel, soutenant la disparité des places.

Mais nous pouvons constater que souvent, lorsque les choses ne marchent pas, ne tournent pas rond, on continue alors à faire recours à la psychanalyse. Et la psychanalyse reste subversive, notamment lorsque le savoir inconscient fait obstacle à ce que le rapport sexuel s'établisse, ce qui ne veut pas dire que la psychanalyse établira ce dit rapport, c'est d'une autre logique, notamment langagière dont qu'elle procède.

En commençant à réfléchir par quel bout j'allais prendre ce travail, je me suis souvenue d'un livre lu dans les années 78, que j'ai pu lire d'ailleurs avec une grande allégresse : *Mort de la famille* de David Cooper, qui fut avec Ronald Laing un des pionniers de l'antipsychiatrie. Ce livre dénonçait toutes formes d'institutions destinées à étouffer la vérité de l'individu et à perpétuer un état dont on ne s'échappe que par la folie ou la révolte, les deux manières selon Cooper d'être ou de se vouloir in-gouverné et ingouvernable. Ce livre se veut également un rappel utile de quelques vérités situationnistes, par exemple : « Ceux qui parlent de révolution sans se référer explicitement à la vie quotidienne ont un cadavre dans la bouche », « ce que nous pouvons faire de mieux pour la libération des autres, c'est ce que nous ferons de plus libérateur pour nous-mêmes. » Ces deux petites phrases nous font entendre d'une part la montée du discours de l'expérience, comme on dit avec sa vérité quelle qu'elle soit, n'importe quelle formulation est mise en place de Vérité, et d'autre part la montée de l'individualisme qui depuis 1970 s'est confirmé dans la vie privée et notre lien social.

Les travaux de David Cooper seront cités par Lacan en 1967, lors de sa conclusion des journées d'études sur la psychose. Il reprendra à son compte la loi établie par Cooper, chef de file de l'antipsychiatrie : « Pour obtenir un enfant psychotique, il y faut au moins le travail de deux générations, l'enfant en étant le fruit à la troisième. » L'enfant psychotique est présenté ici comme le résultat du couple de ses parents augmenté de la génération précédente ? Cela nous pose la question en résonnance avec notre argument de saisir à quel niveau les fonctions de la mère et du père sont requises pour que la structuration de l'enfant ne se fasse pas sur un mode psychotique, et cela ne relève pas d'une nouvelle subjectivité. Faut-il remettre en question le référentiel de la psychiatrie du XX^e siècle, celui qui distingue psychose, névrose ou perversion et introduire une nouvelle catégorie structurale ? Il est important de souligner que la formalisation du discours psychiatrique en catégories structurales participe du discours de la conscience et s'est poursuivi dans les classifications actuelles des troubles. En revanche, la topologie qui trouve en quelque sorte un terrain d'expérience et d'application concrète pourrait devenir notre boussole pour lire la subjectivité quelle qu'elle soit. Dans ses séminaires, Lacan relève pas à pas ce qui appartient au symbolique, à l'imaginaire et au réel. Dans son séminaire le *Sinthome*, avec Joyce, il étudie comment ces registres se nouent et se défont à l'occasion de la contingence, il étudie ce qui fonctionne et ce qui apparaît en défaut ; et comment ce qui se

défait se restaure. Ainsi, nous pourrions considérer les différentes descriptions cliniques proposées dans cet argument, au cas par cas de la clinique de la singularité des sujets qui viennent nous parler.

Nous savons que les jeunes psychiatres d'aujourd'hui, formés au DSM-5, ne participent plus à l'élaboration d'une psychopathologie qui pouvait prendre en compte les avancés de la psychanalyse, mais surtout de la pensée intellectuelle d'une époque. La réponse est politique, indissociable sans doute du pouvoir, car notre époque espère toujours la réponse de la science et prolongerait ce vieux rêve de l'homme-machine par celui de l'homme neuronal, ou génétique, ou hormonal, résorbant les singularités individuelles dans des lois de fonctionnement.

Le chemin de l'émancipation, dans ces années 70, passait donc par une sortie des formes aliénantes de la famille ou de toute institution : usine, syndicat, université, église, parti, armée, hôpital.

C'est en étant animée de la question de l'antipsychiatrie, et de la folie que la famille génère, que j'ai rencontré la psychanalyse et la lecture de Freud et Lacan. La question de la Vérité, et peut-être bien de la Liberté qui n'existe pas, je les ai rencontrées sur le divan dans le mi-dire de ma parole et non dans un rapport de force avec le Père quel qu'il fut.

Pourtant, à relire aujourd'hui certains passages de ce livre, je mesure ce que nous ne voulions pas savoir il y a 45 ans, nous ne voulions pas savoir les effets d'un discours qui était à l'œuvre, d'une désintringation dans la trame même du lien social et de l'organisation psychique dans sa référence à l'institution, entraînant une rupture qu'il ne s'agit plus aujourd'hui de vouloir réparer, bien que les conséquences ne soient pas négligeables. Sur ce bord-là l'argument, de ce séminaire est assez explicite. Il est important me semble-t-il de ne pas rabattre notre clinique contemporaine sur ce discours que l'on peut qualifier de woke, au risque de faire de la clinique contemporaine une sociologie et participer à une nouvelle classification de troubles.

Le wokisme est cette forme de conscience éveillée aux différents types d'opresseurs qui a fait du patriarcat la cible à atteindre. Ce discours social, à la fois hystérique et pervers, superpose la figure du Père jouisseur de la horde à celle de l'Autre symétrique, ayant justement annulé la dissymétrie. Dans le monde de l'entreprise, dans la famille, le couple, la cible a bien été atteinte. La sensibilité woke a renforcé une pente victimaire généralisée, dès qu'une offense est proférée. À l'extrême, toute différence finit par être considérée comme porteuse, intrinsèquement, d'une relation de domination : que ce soit la différence homme-femme, appréhendée comme « binarisme hétéronormatif », ou même la différence enfants-adultes. Les débats actuels et récents concernant le processus de transition sexuelle proposée aux mineurs, supposés aptes à s'auto-déterminer, l'attestent.

Mais en 1978, il était dans l'ordre des choses de quitter sa famille, en emportant un certain nombre de signifiants de référence, et aussi en emportant un petit quelque chose propre à chacun, pour aller construire sa propre famille. *La famille conjugale*, pour reprendre la note de J. Lacan, demeurait comme « un reste » dans l'évolution de nos sociétés, dont on ne pouvait faire l'économie. Par famille conjugale, terme emprunté à Durkheim, il faut entendre la forme prise par l'institution familiale de l'époque sous l'influence prévalente du mariage, c'est-à-dire une contraction de l'institution familiale à la famille biologique. De nos jours, on assiste au mouvement inverse d'expansion d'institutions familiales avec les familles recomposées ou les

composants de la famille, père, mère et enfants sont de moins en moins superposables à ceux de la famille biologique. Cette famille conjugale jouait un rôle primordial et non réductible dans ce qu'elle pouvait transmettre. C'est ainsi que le petit quelque chose était à son tour engagé dans une acceptation de le perdre ou dans l'idéal de le transmettre, avec les mêmes idéalizations justement et références au patriarcat que la génération antérieure, tout en soutenant la gloire du Père au ciel comme sur terre, même après avoir lu David Cooper.

Aujourd'hui, nous nous référerons plus au concept moderne de parenté qui s'est élargi à parentalité. Ce concept nous apparaît quelque peu critiquable, ne serait-ce que parce que, comme le fait entendre l'argument, il élimine la dimension sexuée du parent, cette dimension nous apparaît bien défaillante quoi qu'il en soit, et aujourd'hui bien plus qu'avant. La disjonction des liens de parenté et de la procréation mise en œuvre dans notre social entraîne un paradoxe que la psychanalyse a quelques difficultés à faire valoir. En effet, la psychanalyse, dans son abord subjectif, a mis en place une disjonction pour disjoindre précisément la paternité, voire la maternité, de la procréation. Ainsi, Françoise Dolto a insisté sur le choix par l'enfant de ses parents, même s'il s'agissait des parents « naturels ». Et Lacan a construit une théorie sur la distinction des pères réel, imaginaire et symbolique, amplifiant la différence des fonctions supportées par un personnage, le plus souvent unique, aux facettes multiples. La théorie des noms-du-père viendra amplifier cette diffraction. Le Nom-du-père est une réponse, là où la science défaille, et où le mythe « d'Œdipe » n'est plus actif. Lacan insiste pour nous faire entendre que le Nom-du-Père est l'effet de la parole et non de la conception.

Le parent de toujours n'a-t-il pas une dimension traumatisante et le père, quant à lui, de par sa relative impuissance, est-il toujours à la hauteur de sa fonction logique ? Le Père ne fait-il pas toujours symptôme y compris dans les organisations familiales actuelles ?

Mais nous savons que le père ne se trouve ni au ciel, ni sur terre, mais qu'il réside dans la parole et qui plus est, dans la parole d'une femme. La famille, aujourd'hui, est avant tout monoparentale, composée d'une mère seule qui peut très bien se passer d'un homme pour faire un enfant. Les projecteurs, ces dernières années, se sont braqués sur les pères abuseurs, violeurs, violents et même assassins. Il ne nous reste plus que l'image du Père Noël, ce bon vieux papa qui nous apporte des cadeaux. Il resterait bien quelque part un trognon de père à quoi s'accrocher, juste un trait, une lettre avec lesquels écrire notre rapport à ce Réel Père. Car le père réel, qui n'est autre que l'agent de la castration et qui met en place dans la structure l'impossible. Pourrait-on dire qu'il reste inconscient ? Pouvons-nous le rencontrer ? Par définition c'est impossible, c'est en quoi il est dit réel, Jean-Pierre Lebrun nous fait remarquer qu'il en faut au moins un qui vienne, par son énonciation, soutenir la mise en place de cet impossible. Mais dans le social, il est bien probable qu'aujourd'hui, du fait que la métaphore paternelle ne trouve pas à se nouer, ce Père Réel est bien souvent incarné par l'éducateur, voire le psy mais dans un registre imaginaire. Ou bien il est appelé sous des formes totalitaires les plus obscènes du patriarcat, sous les espèces de fondamentalistes religieux, ou avec des mouvements masculinistes haineux ou un appel au retour de l'Autre et du Père comme figures d'exception qui viendraient faire consister des ensembles fermés. Comment amener les sujets

que nous écoutons à construire autre chose qui viendrait y suppléer avec plus ou moins de réussite.

En écrivant « quitter sa famille en emportant quelques signifiants de référence » et un « petit quelque chose », Il m'est venu alors comme titre à proposer à Pascale : « Une famille de pacotille ».

Pacotille, cela sonne comme scintille, comme famille. Le terme pacotille vient du mot espagnol *pacotilla* signifiant « petit paquet » ; il désigne : La pacotille, initialement c'était la petite quantité de marchandises sans grande valeur que chaque passager ou membre d'équipage d'un navire pouvait embarquer afin d'en faire commerce sur les terres d'Afrique ou d'Amérique, cette « pacotille » était d'une certaine façon exonérée. Mais qu'emportait donc le passager avec lui, lui qui quittait sa famille et son pays ? Il renonçait à quoi ?

Mon titre pourrait bien faire entendre une dépréciation de la famille d'aujourd'hui qui n'aurait plus la valeur d'antan, mais aujourd'hui, l'organisation familiale, elle n'est pas sans prix. Cette pacotille, avec sa valeur d'échange, n'était pas sans valeur d'usage. Je la mettrais sur le même plan que le plus-de-jour, l'objet a, cette part de jouissance à laquelle il faut renoncer pour continuer à garantir la subjectivité des *parlêtres* issus d'une organisation familiale quelle qu'elle soit ? Elle permet l'irruption de la jouissance et sa commémoration dans toute forme symptomatique. Mais nous le savons, dans notre société égalitariste et démocratique, ce n'est pas la perte, y compris de la pacotille, qui est encouragée. Ce qui est encouragé c'est bien plus l'incitation, voire une injonction à jouir. Cependant, au lieu d'être engagées dans l'échange, ou bien d'être perdue nous le savons, elle est récupérée, recyclée c'est le cas de le dire de toute part. La pacotille est devenue un objet pulsionnel à 2 €, catalyseur de jouissance, produit proliférant de la science et du capitalisme qui domine tout, emportant avec lui les structures traditionnelles de la société. Lacan nous l'a fait entendre, « science et capitalisme » ont séduit le politique « en lui voilant que c'est ça sa ruine », mettant ainsi à mal l'état démocratique souverain.

Il y a une pub qui passe régulièrement à la télé, c'est la pub, pour une assurance, une mutuelle et qui cible particulièrement notre argument, c'est-à-dire cette pub promet d'intervenir dans toutes les formes de conjugalité, de parentalité et à tous les moments de la vie. C'est la belle image de la famille moderne, hétéro, ou homo, ou solo-parentale qui peut sereinement avoir le projet d'un enfant à l'abri des malaises de la vie. Je vous recommande d'ailleurs d'écouter attentivement les petits spots de ces différentes mutuelles ou assurances, elles font souvent entendre une histoire de famille avec tous les ingrédients parfois de ce qui a fait les beaux jours du patriarcat et du complexe d'Œdipe. Voilà comment se passer du nom du père à condition de s'en servir. Il a souvent été reproché à la psychanalyse de vouloir sauver le Père ou de vouloir restaurer l'ancien ordre par la solution paternelle. C'est méconnaître l'élaboration de Lacan, des années 1970, justement avec la préparation du séminaire d'été, et la lecture du séminaire *L'envers de la psychanalyse* nous y sommes ! Notamment, Lacan s'interroge en se demandant si l'Œdipe peut encore prévaloir dans le maniement de la cure. Il interroge vivement ce savoir analytique mis en place de vérité : l'Œdipe est-il comme il l'affirme désormais inutilisable, obsolète. La question que je travaille est de savoir où désormais lire les effets de l'inconscient ?

Lacan, dès le séminaire *Encore*, nous en donne une indication, ils sont à considérer du côté de la mère. Ce sont ces traces de jouissance détachées par les seins, les fèces, le regard, la voix, c'est *lalangue, pacotilla* en est une illustration. Déjà Lacan, en 1958, se demandait « si la médiation phallique draine tout ce qui peut se manifester de pulsionnel chez la femme et notamment tout le courant de l'instinct maternel », confirmant le choix du terme « *instinct* » préféré à « *pulsion* », il rajoute : « Pourquoi ne pas poser ici que le fait que tout ce qui est analysable soit sexuel ne comporte pas que tout ce qui est sexuel soit accessible à l'analyse ⁴. » Ainsi nous pouvons continuer à soutenir notre pratique.

Les différents films publicitaires sur la protection de la famille nous indiquent que la famille se porte plutôt bien, elle fait partie d'un grand marché qui rapporte beaucoup. En effet, malgré les ratés et les désillusions le lien familial, loin de se distendre, s'est même à sa façon renforcé au fur et à mesure que s'est épuisé le modèle autoritaire et holiste d'un foyer soumis au *pater familias*.

« Faire famille, comme on dit », reste le désir évoqué par beaucoup d'hommes et femmes qui n'arrivent plus à se rencontrer, c'est que le plus souvent ces hommes ou ces femmes ensemble ou seuls, souhaitent acquérir l'enfant. L'enfant est-il ravalé à un objet qui viendrait fermer notre rapport à l'inconscient ou bien caractérise-t-il ce retour de l'infantile ? ce résidu pour reprendre la note à Jenny Aubry ?

Mais aussi, nous qui écoutons les patients sur le divan, nous-mêmes, nous le savons, la famille même quand elle fait religion, c'est-à-dire *religare* entendons réunion, lien autour du sapin de Noël ou *relegere* (recueillement, rite) la famille n'est pas un long fleuve tranquille. Le retour du trauma qu'il soit sexuel ou autre comme l'exil ou les impasses symboliques (la psychose) reste d'une violence sans pareille avec ses conséquences de désagrégation, à charge alors aux *parlêtres* de retrouver ou de trouver une inscription symbolique possible ou de bricoler son symptôme pour faire famille, mais parfois faute d'une instance tierce pour vectoriser l'organisation psychique, et surtout le désir, l'aventure s'arrêtera là.

Et là nous mesurons que la force d'un discours, sa férocité ne réside pas comme nous le propose David Cooper dans des slogans ou des vérités situationnistes, mais bien dans ce qui se répète dans une chaîne signifiante de son rapport à la jouissance parfois d'une génération à l'autre. Pour reprendre le séminaire l'*Envers* et plus particulièrement la leçon 6, je rajouterai que la répétition ne veut pas dire : ce qu'on a fini, on le recommenc ;, ce n'est pas une fonction physiologique. La répétition c'est une dénotation, dénotation précise d'un trait, identique au trait unaire, au petit bâton, à l'élément de l'écriture, d'un trait en tant qu'il commémore une irruption de jouissance.

Pendant 15 ans, j'ai accompagné dans le cadre de groupes de supervision, plusieurs lieux que la Caisse d'allocation familiale a d'abord nommé « Lieux d'accueil parents-enfant », puis renommé « lieu d'accueil enfant-parent » LAEP. Il s'agissait de la reprise, de l'institutionnalisation des Maisons Vertes créées par Françoise Dolto, où intervenaient essentiellement des psychanalystes en formation ou plus chevronnés.

⁴ Lacan J., *Écrits*, Paris, éd. du Seuil, 1966, p. 730.

Nous pouvons témoigner que c'est en institutionnalisant les Maisons Vertes que le signifiant « Parentalité » est apparu, avec cette politique sociale du soutien à la parentalité, j'y reviendrai. Dans le cadre de ces LAEP portés par la ville, les professionnels étaient tous issus du champ de la petite enfance (auxiliaires de puériculture, éducatrices de jeune enfants, accueillantes). Ces professionnels accueillait enfants-parents, dans la tourmente avant tout des problèmes éducatifs (de sommeil, d'alimentation, de propreté de motricité, de séparation, de violences conjugales, divorces, déménagement...). Face à des parents démunis quant à leurs places ou rôles. Les parents n'étaient nommés que par l'utilisation du prénom de leurs enfants par exemple : « la maman de Pierre », ce qui dépersonnalisait le parent et le déposait de sa place de femme ou d'homme, rendant d'une certaine façon le désir anonyme.

Ces parents arrivaient le plus souvent dans la région, ils étaient coupés de la génération d'avant sans référence quant à un modèle parental. Certains venaient rencontrer d'autres parents, trouver un lieu d'accueil, un lieu d'échange où poser leurs questions ; Ils venaient trouver un temps de pause dans un espace sécurisé qui permettait aux enfants de jouer sous le regard des professionnels et des parents. Progressivement, le public s'est transformé, la dimension bobochic que représentait venir fréquenter une Maison Verte LAEP a muté dans un espace qui pouvait recevoir des familles en difficultés sociales, dans la précarité, de très jeunes mamans isolées, ou des familles suivies dans le cadre d'un placement familial à domicile. Alors, progressivement, j'ai participé à l'ouverture de plusieurs LAEP dans différents quartiers plus en difficulté et mis en place pour chaque équipe une supervision.

La charte de ces lieux imposait confidentialité et neutralité, de ce fait, personne, sauf les parents, ne prenait la parole pour soutenir une énonciation qui serait venue faire coupure dans les questionnements des parents.

Avec certaines équipes il eût fallu de longues années pour les amener à entendre ce qu'il en était de cette disjonction entre « conjugo » et « parentalité », ou même les sensibiliser à la question de la jouissance. Car ce qu'il se passait dans le lit, ces professionnels-là ne voulaient rien en savoir, ils avaient plus l'habitude d'appliquer des protocoles relevant de l'hygiène ou de la sécurité. Les engager dans leur parole pour permettre aux parents de retrouver leur place de père, de mère, mais aussi d'hommes et de femmes fut l'axe principal du travail soutenu dans ces supervisions. Cela à supposer que ces professionnels se réapproprient une disparité des places nécessaire à la neutralité qu'ils pensaient tenir en se taisant et qu'ils soutiennent l'autorité de leur parole qui pouvait restituer de ce fait aux parents la question de l'autorité et des limites difficiles à poser qui revenaient souvent dans leurs propos. La dimension éducative, du « comment faire » a vite été mise de côté au bénéfice d'une sensibilisation à la dimension psychique et affective du lien parent-enfant. Puis avec la crise de la COVID qui a vu le confinement, ces lieux ont dû fermer. Quand ils ont réouvert, un discours complotiste s'était emparé de certains professionnels à cause de l'obligation à la vaccination, mais surtout, après cette restriction de liberté qu'a pu représenter la gestion de cette crise sanitaire avec le confinement, ces lieux sont devenus des espaces de jeux, de loisirs et occupationnels pour les familles. Après le confinement, aucune forme de restriction ne pouvait être tolérée, il fallait répondre à toutes les demandes que ce soit dans les échanges idéologiques, ou les activités récréatives qui se sont démultipliées.

J'ai donc arrêté mes interventions, et j'ai offert à certaines équipes le livre de Jean-Pierre Lebrun : *Une parole pour grandir*

La caisse d'Allocation Familiale encourage la création de LAEP, à partir de statistiques, du nombre de familles sur un territoire ou un quartier. Mais soulignons qu'elle ne finance que la dimension logistique, le local ou le matériel. Les intervenants, les accueillants sont le plus souvent des bénévoles. C'est pour cette raison que c'est la ville avec ses équipes rémunérées qui a pu s'engager dans la création de ces lieux qui sont devenus dans les quartiers incontournables, ils sont devenus une suppléance à la crise actuelle de la famille et surtout à la possibilité de trouver une parole tierce face à la déliaison et violence sociale. Le LAEP associatif qui était porté par des psychanalystes a fermé depuis plusieurs années du fait de conflits politiques entre les différents analystes d'associations psychanalytiques différentes.

Mais mon implication avec la CAF s'est poursuivie. Si les LAEP dont je vous ai parlés relèvent d'une institution municipale, l'expérience dont je voudrais vous parler maintenant tout en étant soutenue par la Caf, ne se soutient que d'un transfert noué entre plusieurs cliniciens. La CAF a développé, dans les différents quartiers, des réseaux nommés REAPP06 et chaque année cette instance de la CAF appelle à la proposition d'actions pour soutenir la parentalité. Le couple n'y est pas vraiment appréhendé, peut-être au travers des violences conjugales.

Cet appel à projet s'ouvre sur une citation d'Emile Durkheim de 1888, la famille conjugale n'est donc pas si loin :

« La famille d'aujourd'hui n'est ni plus, ni moins parfaite que celle de jadis : elle est autre, parce que les circonstances sont autres. Elle est plus complexe, parce que les milieux où elle vit sont plus complexes, voilà tout... »

Voici comment est défini le soutien à la parentalité :

• **Le soutien à la parentalité : une politique pour accompagner les parents**

Alors que plus de deux parents sur cinq estiment aujourd'hui difficile l'exercice de leur rôle, la politique de soutien à la parentalité, réaffirmée par l'État dans le cadre de la stratégie nationale « Dessine-moi un parent », vise à répondre aux différentes préoccupations des parents relatives à l'arrivée du premier ou d'un nouvel enfant, à sa scolarité, à sa santé, à son équilibre et son développement, aux difficultés relationnelles rencontrées à certaines périodes charnières, etc.

Le soutien à la parentalité s'adresse à tous les parents qui s'interrogent sur l'éducation de leurs enfants au quotidien. Dans une logique de prévention primaire universelle, c'est une composante à part entière de la politique familiale, qui s'adresse à toutes les familles, quelles que soient leur catégorie socioprofessionnelle, leur lieu de résidence, leur composition, leurs vulnérabilités, etc.

En valorisant les parents dans leur rôle, le soutien à la parentalité contribue à prévenir et accompagner les risques pouvant peser sur les relations intrafamiliales (ruptures familiales, relations conflictuelles parents/ados, etc.).

Les objectifs transversaux de ces projets restent centrés sur :

- L'arrivée d'un enfant.

- La séparation dans des situations de monoparentalité.
- Les parents d'ados.
- Le handicap et le répit parental.
- Les violences conjugales.

Ces projets ne peuvent développer des actions dans le cadre de la santé psychique, c'est-à-dire des suivis relevant de la psychothérapie. Pourtant, cette institution, la CAF, permet un espace de travail très ouvert, l'anonymat est au centre de ses projets et la dimension psychique et affective des bénéficiaires est accueillie, ce qui a permis depuis de nombreuses années de développer une clinique précieuse à l'adresse des publics les plus fragiles et marginalisés.

Nous pourrions reprocher à cette institution, dont la charte s'appuie sur la laïcité, d'avoir favorisé, en véhiculant un discours s'adaptant à l'air du temps, l'inscription dans le social de certains signifiants comme celui de parentalité mais on pourrait en relever d'autres. Ce discours se veut politiquement correct, dans la bienveillance et l'acceptation de toutes formes d'organisations familiales et les actions acceptées sont dans des registres multiples et variés à l'instar d'une pluralité pour « faire famille ».

Depuis plusieurs années, notre collectif associatif, Chrysalides 06, qui n'a pas forcément fait famille, a pu être la scène du théâtre familial, avec son lot de trahisons et de rivalités.

Cette association reçoit donc dans le cadre du REAPP06 les parents d'enfants et d'adolescents de la ville, mais aussi d'un autre dispositif relevant, lui, de la santé psychique de la politique de la ville qui commence à être infecté par le discours neurodéveloppemental.

Les projets proposés ont subi de notre part des reformulations pour se décaler du discours prôné par les appels d'offre. Deux axes sont travaillés, les ruptures familiales, et donc la séparation-individuation et le conflit à l'adolescence, ce qui a été formalisé par : Médiation du lien parents/enfants ou adolescent, soutenir la fonction parentale et le rôle affectif et éducatif des parents.

Mon propos ici n'est pas de rendre compte d'une session clinique, je pourrais le faire une autre fois.

Mon propos est d'insister sur le fait qu'un collectif de cliniciens noué par un transfert pluriel offre un lieu et un lien à des parents, des enfants et des adolescents. Le lieu offre une place à ceux qui viennent s'y loger en pacifiant la parole de chacun. Je vous rappelle que pour qu'un discours tourne, il est important de ménager les places.

Dans le cadre de ce que nous mettons en œuvre c'est le discours analytique qui soutient cette association, au sens d'un désir. Ce lieu s'appuie sur un dispositif de consultations et un atelier avec les parents, les enfants et les adolescents. Cet espace n'est pas du même registre qu'un LAEP.

Hors temps scolaire, cet espace introduit une discontinuité et évide les signifiants du médical, du social ou du scolaire. Chacun peut trouver sa place dans une temporalité propre et exprimer son symptôme dans la surprise de sa singularité. Chacun, père, mère, enfant, adolescents peut y venir avec sa jouissance de pacotille, elle y trouvera toute la valeur d'usage que chacun pourra lui accorder. Et dans la perte qu'elle commémore conjuguee d'un désir de savoir, une humanisation sera à l'œuvre.

Le discours de l'antipsychiatrie est loin désormais pour moi, la famille aussi certainement !

C'est en reconnaissant et en prenant appui sur les institutions, qui sont bien fragiles aujourd'hui, que cette association de cliniciens qui n'a pas la vocation de faire institution travaille dans le social et disparaîtra un jour certainement, car son projet n'est pas de devenir une institution. Ce collectif a vocation à faire circuler une perte, cause du désir. Car c'est autour d'un trou évidé des signifiants que le social fait lourdement peser sur les sujets de notre époque qu'un rapport à l'infantile continue à sexualiser ce trou par le désir aussi de ceux qui s'y risquent.